

Sam Millar

# Redemption Factory

*roman*

*Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Patrick Raynal*

Fayard

*Ouvrage paru sous la direction de Patrick Raynal*

Couverture : Fulano  
ISBN : 978-2-213-63525-5

Titre original : *The Redemption Factory*

© Sam Millar, 2005.  
Première édition parue chez Brandon, 2005.  
Librairie Arthème Fayard, 2010, pour la traduction française.

*Je dédie ce livre à Brian, Liz et « les garçons »,  
Jamsey, Ruari et Pearce.*

*Une famille formidable,  
et des amis plus formidables encore.*



## Prologue

*À partir du crime d'un seul, apprends à les connaître tous.*  
Virgile, *L'Énéide*

*Quand un imbécile fait quelque chose dont il a honte, il déclare toujours que c'est son devoir.*  
George Bernard Shaw, *César et Cléopâtre*

Le vieux cottage ressemblait à un grand bateau échappé de justesse à la tempête. Un étranger se serait moqué de son état, surtout s'il avait su que c'était maintenant une prison. Mais une prison de l'esprit plus que du corps : une sorte d'énigme psychologique, qui enseignait au seul prisonnier restant que toute tentative d'évasion ne ferait que prouver sa culpabilité – si, dans cette hypothèse, ses anciens camarades ne s'y étaient pas déjà employés.

La marée avait abandonné le rivage, laissant derrière elle une forte odeur dans le cottage, sorte de mélange d'eau, de Javel et de sel brûlé, qui se glissait comme une intruse à travers la structure fissurée du

bâtiment. D'autres odeurs planaient dans l'enceinte du cottage : des relents de sueur séchée, d'urine et d'excréments, luttant pour ravir la deuxième place. Car une seule dominait et s'imposait aux autres à mesure que le temps passait : l'odeur cuivrée de la peur...

Nu, le prisonnier n'était couvert que d'ombres, de terre et de marques violacées. Ses poignets portaient les stigmates pourpres de la technique du *strappado*, la torture favorite des dictateurs sud-américains, consistant à laisser le prisonnier pendu à des menottes jusqu'à ce qu'elles s'enfoncent profondément dans ses chairs.

Les planches du sol où il se tenait, privées de clous par le temps et l'usage, ondulaient comme une houle irrégulière. Une statue décapitée, tachetée de fumier et de mousses gisait dans un coin. Des toiles de poussière soyeuses recouvraient un amas de mégots et de croûtons de pain bleus de moisissures.

Le froid le mordait jusqu'à la moelle. Il tremblait tellement qu'il se demanda si ce n'était pas ce qu'ils cherchaient, le faire geler à mort.

Ses pensées furent brusquement interrompues par un bruit de pas. Un bruit épais et sourd – celui de ses ravisseurs et de leurs bottes humides, couvertes de sable.

La porte s'ouvrit en grinçant et un éclat de lumière lui brûla les yeux jusqu'aux larmes. Il ressentit cette

lumière dans l'humidité de ses os, comme une petite langue qui lui léchait la peau.

« Mange », fit une voix bourrue, et il perçut le froid d'une assiette contre ses pieds nus.

Ses maigres repas lui arrivaient de façon aléatoire, et on lui servait toujours la même substance grise et brune qui l'empêchait de distinguer le petit déjeuner du dîner. C'était délibéré : impossible de structurer le temps en heures et en jours, en jours et en semaines...

Pout tout calendrier : l'horrible chaume qui lui envahissait le visage et l'empêchait de sombrer dans la folie.

*Demande-leur*, disait la voix dans sa tête. *Demande-leur*.

Il méprisait cette voix, ce tourment. Il voulait juste qu'on le laisse tranquille. N'avait-il pas été assez torturé ?

*Demande-leur*.

« Pouvez-vous me dire ce qui se passe ? Quel est le jugement ? »

Il ne reconnut pas le coassement rauque, le ton de Judas qui révélait son désespoir.

Les ravisseurs, le visage caché sous leurs masques, ignorèrent ses questions, laissant le silence s'appesantir, devenir plus poignant.

*Le silence. Bien sûr*, se dit le prisonnier, et cela le fit presque sourire. Il savait d'expérience que, parfaitement

dosé, le silence pouvait se révéler aussi impitoyable et terrifiant que la réalité. Il instillait la peur, mais d'une façon si subtile que c'était à peine si vous vous rendiez compte, avant qu'il ne soit trop tard, qu'elle venait de vous taper sur l'épaule.

Un des ravisseurs tenait un fusil de chasse dans le creux de son coude, comme on berce avec tendresse un enfant endormi. Le prisonnier se rappela la première fois où il avait vu cette arme horrible, constellée de petites taches de rouille qui donnaient au métal un aspect irrégulier. La bouche du canon était pleine de paille de fer et cela l'avait rassuré : une arme qu'on néglige est une arme qu'on n'utilise pas. Elle était là pour faire peur, pour soumettre. Rien d'autre.

Ce ne fut que lorsqu'il s'était aperçu qu'il ne s'agissait ni de limaille ni de rouille, mais de sang et de cheveux, que l'horreur de la situation l'avait pleinement envahi.

« Tu devrais rester tranquille », dit l'un deux, se décidant à rompre le silence.

La cadence des mots semblait inoffensive, presque affectueuse. Mais le prisonnier savait qu'ils étaient glissants et malveillants comme un serpent écrasé de soleil.

La porte se ferma, chassant la lumière. Il écouta les pas s'éloigner puis disparaître, souhaitant ne plus jamais les entendre, conscient pourtant qu'ils reviendraient. Bientôt...

La matinée s'écoula sans que le prisonnier soit capable de la distinguer du reste de la journée.

En fond sonore, il entendait les cris denses des mouettes et les pas légers d'un chat. Dehors, il pleuvait, et il s'appliqua à écouter l'acharnement de la pluie, à se la représenter comme des épines de porc-épic battant le sol sablonneux.

C'était de la musique, un salut oratoire envoyé pour le sauver, élever son esprit et lui faire espérer que, peut-être, après tout, Dieu existait.

Mais la pluie et la musique s'évanouirent quand les bottes s'avancèrent vers la porte, leur bruit silencieux lui retournant l'estomac.

La peur, qui l'avait quitté pour quelques heures, revenait, plus épaisse, se poser sur sa poitrine, gênant sa respiration. Il avait un goût dans la bouche, un goût net de métal humide, comme la roulette d'un dentiste. Ce ne fut que lorsqu'il cracha qu'il s'aperçut qu'il saignait.

*Ce bon vieil ulcère, pensa-t-il amèrement. Je me demandais quand il pointerait son horrible tête.*

L'arôme d'œufs au bacon se traçait un chemin dans la pièce. C'était la plus merveilleuse odeur qu'il ait jamais sentie, et son ventre en gargouillait d'avance. Mais, bien vite, les voix revinrent le tourmenter. *Un bon repas ? Tu sais ce que ça signifie.*

Un des ravisseurs posa la nourriture sur le sol avant de reculer dans l'obscurité. L'autre – celui qui norma-

lement trimballait l'horrible fusil – se contentait de regarder. Le fusil avait laissé la place à un revolver.

« Pourquoi me faites-vous ça ? Qu'est-ce que j'ai fait ? » demanda le prisonnier.

Les deux hommes demeurèrent silencieux et immobiles dans la lumière déclinante, comme deux renards calculateurs et madrés.

« Au moins, laissez-moi vous regarder dans les yeux, voir vos visages. »

La colère s'emparait de l'homme nu, une émotion violente. C'était bon de se sentir humain à nouveau, d'entendre sa vraie voix et pas son écho cartonné. S'ils voulaient le voir ramper et pleurer, ils allaient être déçus. Amèrement déçus.

« Êtes-vous si honteux de vos actes que vous n'osez pas me regarder en face ? »

Ce soir, pour la première fois, un des ravisseurs s'exprima, d'une voix légèrement assourdie.

« C'est toi qui devrais avoir honte. Pas nous. En passant des informations à l'ennemi, tu nous as trahis, tu as trahi nos idéaux – tout ce pour quoi nous nous battons et mourons. J'espère que ça valait le coup, tout cet argent.

– C'est un mensonge ! Je n'ai jamais trahi personne de ma vie. Je le jure sur ma famille...

– Économise tes serments. Ils ne serviront à rien, pas avec nous. Nous avons entendu l'enregistrement

de ta confession et les preuves sont contre toi. C'est irréfutable. Tu as envoyé trois de nos hommes dans une embuscade, ils ont été assassinés. Eux, on ne leur a pas permis de jurer sur leur famille. Pourquoi le pourrais-tu ? Maintenant que tu es face la justice, tu te rétractes ?

– Regardez-moi ! Regardez mon corps humilié et couvert de brûlures de cigarettes, mes poignets tordus et brisés. Si j'ai dit que j'avais trahi, c'est sous la torture. Ce ne sont pas mes mots sur la bande. Ce sont les hurlements d'un homme torturé, d'un animal blessé implorant la pitié. Reconnaissez-le, n'auriez-vous pas raconté les mêmes bobards si on vous avait soumis au même supplice ? Si on vous avait privés de sommeil pendant des jours ? Et ne trouvez-vous pas un peu pervers d'utiliser les mêmes méthodes que celles que nous condamnons chez nos ennemis ? Putains d'hypocrites !

– Mange ta bouffe, répondit le ravisseur.

– Mange-la, toi, nargua le prisonnier. Vas-y, prouve que tu crois ce qu'on dit de moi. Mange en toute conscience. Montre-moi comment tu avales ça, tout comme tu avales les mensonges. »

Le ravisseur se dirigea vers le fond de la pièce et jeta un coup d'œil par la fenêtre. On aurait dit qu'il étudiait les vagues montantes, leurs lentes et informes ondulations.

« Vas-y, insista le prisonnier, encouragé par le silence de son gardien. Mange, bois et sois heureux de ton crime. Avec un peu de chance, son goût te rappellera toujours mon... »

Un des hommes regarda sa montre.

« Il te reste qu'une quinzaine de minutes. Tu devrais te mettre en paix avec Dieu.

– Dieu ? Ha ! Qu'ils aillent se faire foutre, les dieux, et toi avec ! Enlevez vos masques, lâches bâtards que vous êtes. Vous crevez de peur à l'idée que je puisse revenir vous hanter si je vois vos faces de trouillards ? Ha ! C'est ça, n'est-ce pas, sacs à merde ? »

L'homme s'avança vers le prisonnier et ôta lentement son masque, exposant ses traits à la lumière vacillante.

« Regarde tout ton saoul. Fais-toi plaisir, parce que c'est le dernier visage que tu verras sur cette terre... »

Ça faisait presque une semaine que le ravisseur avait prononcé ces paroles prophétiques, mais, alors qu'il réécoutait la bande, il n'était plus aussi convaincu de la culpabilité de cet homme. À vrai dire, ses convictions avaient eu tendance à se réduire, ces derniers temps, lui laissant un goût de scepticisme tout à fait nouveau pour lui. Il commençait à croire à des choses qu'il savait néfaste de croire.

Il avait entendu de nombreux enregistrements. Les confessions de traîtres et d'indicateurs implorant la

pitié, suppliant qu'on leur pardonne leurs saloperies ; mais il y avait quelque chose dans la voix de cet homme mort, un étrange écho montant du tombeau, qui commençait à lui ronger désagréablement les oreilles.

*« Non. Un million de fois non. Je n'ai pas... arghhhhhhhhhh... salauds ! »*

Silence. Quelques secondes de silence. Le ravisseur savait que ces quelques secondes pouvaient représenter des jours, en temps réel ; du temps pour calmer le prisonnier, l'amener à dire ce qu'ils voulaient entendre : une sorte de ventriloquie poussée à l'extrême.

Il arrêta la bande, en réfléchissant à son geste suivant, s'il y en avait un. Posséder une copie de cette bande était risqué. Des copies falsifiées avaient été spécialement réalisées pour les oreilles de certains journalistes. Elles laissaient entendre, au cours d'un interrogatoire très professionnel, un homme confessant ses péchés. La voix de l'interrogateur semblait calme, humaine, presque sympathique. Celle du prisonnier était tremblante, hésitante ; la voix d'un homme jouant avec la vérité au milieu d'un million de mensonges et dont les mots tombaient de la bouche comme des blocs de bois.

Bien sûr, ils étaient très peu nombreux à avoir entendu la bande officielle, celle avec les hurlements

et les dénégations. On la gardait pour former les interrogateurs, pour leur enseigner les méthodes, leur montrer ce qui marchait et ce qui ne marchait pas.

Non. La version expurgée était destinée au grand public ; l'autre, plus sombre et plus complète, serait archivée et réservée à la hiérarchie, aux *happy few*.

Il aurait déjà dû la détruire. Il avait été imprudent de la garder, ne serait-ce que quelques jours, ne serait-ce que pour alléger sa conscience...

Il sortit une cigarette d'une boîte délabrée et se la mit dans la bouche. Le tabac avait un goût passé, pourri. Tout semblait avoir le même goût de pourriture, ces temps-ci. Il examina la flamme de son briquet, s'empara de la bande et approcha les deux l'une de l'autre. Il regarda la flamme tremblotante se transformer en langue. Il s'attendait à ce qu'elle lui parle...